

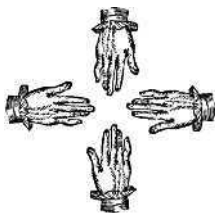
BÉATRICE BOTTET

Les Compagnons de la Nuit



Extrait de la publication

LE GRIMOIRE AU
RUBIS



LES COMPAGNONS DE LA NUIT

ISBN 978-2-203-02875-3

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

© Casterman 2007

Achevé d'imprimer en avril 2010, en Espagne par Novoprint.

Dépôt légal : avril 2010 ; D. 2010/0053/249

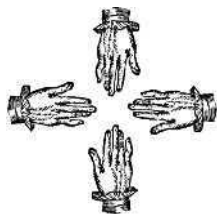
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

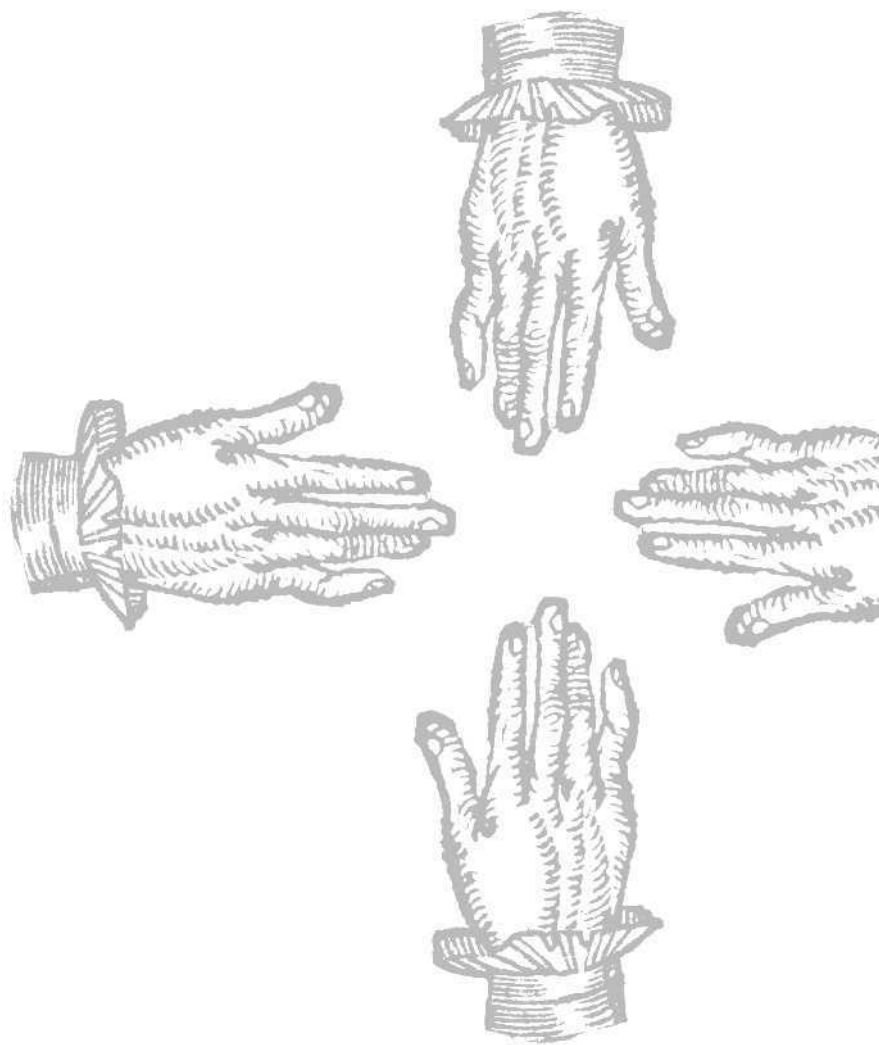
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

BÉATRICE BOTTET


Les Compagnons de la Nuit



Extrait de la publication



PRÉAMBULE



La bourgeoise d'une quarantaine d'années, du nom de Toussainte Fauvel, qui se hâtait sur les petits pavés ronds de la rue des Lavandières, à Paris, faillit se tordre la cheville. Elle ne reprit son équilibre qu'en s'agrippant à l'épaule d'un porteur d'eau à qui elle fit à moitié renverser son seau. L'eau jaillit sur l'homme et éclaboussa ses cuisses, ses jambes, ses pieds nus dans des sabots.

— Eh bien ne vous gênez pas ! s'exclama-t-il, furieux et glacé.

— Pardonnez-moi, c'est que je suis si pressée, haleta la passante qui prit une pièce dans sa bourse et la tendit au livreur d'eau pour se faire pardonner.

— Ces bourgeoises... grinça-t-il sans remercier.

Elle repartit d'un pas plus mesuré, se planta enfin face à la porte de bois ferrée d'une maison cossue et joua du heurtoir. La porte s'ouvrit aussitôt sur un vestibule plongé dans la pénombre.

— Je vous attendais, fit une voix profonde, vaguement caverneuse.

— Aaahh, fit la bourgeoise en mettant la main sur son cœur.

La femme en noir qui lui avait ouvert semblait une apparition à peine perceptible, un visage étrange et mystérieux flottant dans l'ombre.

Quand elle venait voir Sibylle Haudebourg, Toussainte Fauvel était toujours extrêmement nerveuse. Elle avait hâte de se faire prédire l'avenir et pourtant redoutait ce qui allait lui être prédit. Cette femme l'effrayait mais elle ne pouvait plus se passer de ces visites qu'elle faisait en cachette. Si son mari apprenait combien de rouleaux de pièces d'argent, et même d'or, étaient passés de l'escarcelle de dame Fauvel à la poche de Sibylle Haudebourg, il la battrait, sans nul doute, et peut-être la ferait-il enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours. Elle avait peur, de lui, des conséquences. Et pourtant, elle revenait.

— Vous ne devriez pas venir si souvent, dit la devineresse à ce moment, comme si elle lisait dans ses pensées — et peut-être avait-elle réellement ce don. Cela ne sert à rien et je vous l'ai déjà dit mille fois.

— Mais je ne peux faire autrement, geignit Toussainte en suivant Sibylle le long de corridors obscurs jusqu'à pénétrer dans une petite pièce joliment meublée. Cette fois c'est important... parce que, sans aucun doute, mon vieil oncle est à l'article de la mort.

— Comme la dernière fois !

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi, car je... je... je pourrais finalement dire à mon mari que...

— Que vous venez ici dépenser l'argent qu'il gagne dans son commerce ?

Cette apostrophe remit Toussainte Fauvel en face des réalités.

— Oui, je suis revenue. J'ai besoin de vous, madame Haudebourg. Je vous en prie, dites-moi si ce vieil homme inutile et chafouin, qui serre ses griffes sur son argent, va mourir avant que les préparatifs pour la prochaine campagne militaire ne soient finis. Je vous en prie.

Elle sortit de sous ses jupes une lourde bourse de velours serrée par un cordon de soie et la posa sur un meuble. Sibylle Haudebourg y jeta à peine un regard. Que Toussainte Fauvel dilapide l'argent de son mari à son profit ne la troublait pas. Personne n'a rien sans rien, jamais. L'avenir ne se brade pas.

La devineresse lança à Toussainte un regard lourd.

— Asseyez-vous, madame Fauvel.

Toussainte poussa un soupir de soulagement. Ainsi, Sibylle Haudebourg allait tout lui dire sur cet héritage tant attendu. Elle était la seule parente vivante de son oncle.

En habituée des lieux, elle prit place sur une large chaise tendue de tapisserie qui faisait face à une petite table ronde. Elle arrangea nerveusement sa jupe autour d'elle, tira sur ses manchettes blanches, ajusta sa coiffe et jeta des regards furtifs tout autour d'elle.

La pièce était sombre, les deux fenêtres étant presque totalement occultées par des rideaux bleu de nuit brodés de symboles astrologiques et cabalistiques. Quatre

chandelles étaient disposées sur la table, deux blanches dans des chandeliers d'or, deux noires dans des chandeliers d'argent. Sibylle Haudebourg approcha une braise et les alluma tour à tour. Un courant d'air très léger fit frémir les quatre petites flammes. Les bougies dégagèrent une odeur épicée et étrange.

Toussainte Fauvel, le regard inquiet, fronça les narines. On aurait dit un lièvre vaguement conscient qu'un danger le menace et qui, sur le qui-vive, ne songe qu'à s'enfuir.

— Je les ai préparées moi-même ce matin en votre honneur, dit Sibylle.

Toussainte semblait ne pas comprendre.

— Les chandelles. J'ai broyé un mélange des parfums qui plaisent à Anael, l'ange du temps qui passe.

— L'ange du temps... balbutia la bourgeoise.

— L'esprit du temps, plutôt, car je ne suis pas sûre qu'Anael soit complètement angélique, commenta Sibylle Haudebourg. Quand je le vois dans le miroir magique, il ne me paraît pas démoniaque, mais allez donc savoir, avec ces êtres qui ne vivent pas sur le même plan astral que nous, les humains. Quoi qu'il en soit, comme vous le savez...

— Mais je ne sais rien, moi !

Il ferait beau voir qu'elle sache quoi de ce soit ! Pour être ensuite soupçonnée de diabolisme ! Se faire prédire l'avenir n'était interdit ni par le roi, ni même par l'Église, mais fréquenter les démons était une autre affaire...

— Comme vous le savez, reprit Sibylle, Anael connaît aussi bien les secrets du passé que ceux de l'avenir. De temps à autre, quand il juge que les rites que j'accomplis pour lui sont satisfaisants, il daigne m'éclairer de ses lumières.

Sibylle sourit mystérieusement et fixa madame Fauvel d'un étrange regard par en dessous en la gratifiant encore d'un de ses larges sourires. C'était une femme d'environ cinquante-cinq ans, aux beaux yeux d'ambre chaud un peu cernés de bistre et aux longs cils noirs. Elle avait la peau mate et douce, une grande bouche sinueuse, les cheveux encore noirs à peine filetés de gris, les mains osseuses et robustes. Elle était vêtue d'une robe de velours noir sur un jupon de faille verte qui bruissait quand elle marchait. Elle portait des bijoux de qualité et une coiffe noire sobrement ornée d'une broderie argentée.

Ses oracles étaient prisés dans tout Paris. On disait que plusieurs dames de la cour étaient déjà venues la consulter, mais nul n'en était certain. Quand une duchesse visite un mage ou un oracle, elle ne manque pas de se dissimuler le visage sous un masque et de mettre des vêtements ordinaires.

Sibylle Haudebourg laissait flotter cette rumeur en souriant de son fameux sourire étiré, le regard mystérieux, qui désarçonnait si bien ses interlocuteurs. Un sourire et un regard qu'elle avait passé plusieurs années, dans sa jeunesse, à mettre au point et qui continuaient à remplir parfaitement leur office.

— Me direz-vous enfin ? insista Toussainte Fauvel.

— Bien sûr, répondit doucement Sibylle de sa voix basse et veloutée. Patience. Chaque chose viendra en son temps.

— C'est pour mon fils, voyez-vous. Car si, avec cet héritage, je peux lui offrir un cheval pour la guerre, et même un commandement...

— N'expliquez rien, madame, je vous en prie, ainsi les fluides ne seront pas troublés. Le silence est préférable.

— Oui, balbutia la femme. Je vois, excusez-moi.

Elle ne pouvait s'en empêcher, sa nervosité la faisait répliquer malgré elle. Sibylle lui jeta un regard sévère. Toussainte se tut enfin. Un silence lourd s'établit dans la pièce à peine éclairée par les flammes des chandelles. On entendait juste leur petit crépitement discret. Dehors, dans la rue, des gens parlaient, s'interpellaient. Dedans, c'était une bulle de silence parfumé aux épices qui plaisent à Anael.

Sibylle ferma longuement les yeux, puis les rouvrit, comme si elle n'était qu'à demi éveillée. À gestes lents, elle déplia sur la table un petit tapis noir brodé de signes étranges en fils d'argent. Elle y posa un grand vase sphérique en verre.

La femme observait, fascinée, ce cérémonial qu'elle connaissait pourtant bien.

La devineresse prit une grande aiguière posée sur une crédence et remplit d'eau le vase.

— C'est de l'eau la plus pure qui soit, commenta-t-elle. Elle a été filtrée sept fois.

La dame approuva : l'eau avait l'air, en effet, de la plus grande pureté. Pourtant, Sibylle la troubla en y versant quelques gouttes d'un liquide noir qu'elle fit couler d'un flacon de cristal à bouchon d'argent. C'était de l'encre consacrée à Saturne, dieu du temps, qui dessina dans l'eau des nuages d'orage avant de s'y fondre entièrement.

Toussainte n'avait jamais compris pourquoi l'eau avait besoin d'être si soigneusement purifiée si c'était pour la souiller d'encre ensuite, mais elle n'avait jamais osé en demander la raison. Sibylle reboucha le flacon et le remplaça près de l'aiguère.

Enfin, elle s'assit sans hâte face à sa cliente. Elle prit alors une baguette longue d'un pied, en ébène, et, d'un geste déterminé, la fit tourner dans le liquide en murmurant des mots inconnus. Un tourbillon se forma, qui prit à la lumière des chandelles un relief étonnant.

Puis l'eau cessa de tourbillonner et les deux femmes se penchèrent sur la surface redevenue lisse.

— Alors ? fit Toussainte, haletante. Voyez-vous quelque chose ?

Sibylle Haudebourg hochait lentement la tête.

— Votre oncle, dit-elle de sa voix grave et musicale, mourra ce soir.

Muette, Toussainte écrasa ses mains sur sa poitrine.

— Et pour mon héritage ? demanda-t-elle enfin.

Sibylle scruta attentivement l'image qui s'était formée dans l'eau et qu'elle seule voyait.

— Voici un notaire, qui tient en ses mains un document plié, paraphé et scellé. Il l'ouvre devant vous, qui

êtes tout près d'un homme au visage long et sévère, à la barbe poivre et sel en pointe...

— Monsieur Fauvel, mon mari, murmura la bourgeoise tandis que son cœur faisait encore des soubresauts.

— Le notaire lit. Votre mari, ma chère, prend un air réjoui.

— Combien ? haleta la femme. Combien...

Sibylle vit dans l'eau le détail du document et le chiffre qu'une plume semblait écrire à l'encre noire sur la surface liquide.

— Beaucoup, dit-elle. Beaucoup plus que vous ne l'espérez. Quarante-deux mille livres.

— Aaahh, redit Toussainte Fauvel, les yeux pétillants de bonheur.

— Quarante-deux mille livres qui ne vous porteront pas chance, je peux vous le dire tout de suite, continua Sibylle.

Sa voix, toujours veloutée et caressante, rendait la menace d'autant plus effrayante. Tout à coup, l'atmosphère sembla se rafraîchir considérablement.

— Que... que voulez-vous dire ? s'inquiéta Toussainte Fauvel.

— L'argent ne fait pas le bonheur, émit Sibylle sentencieusement. Car votre mari et vous-même ferez le pire usage de cet argent. Non qu'il soit mal acquis. C'est un héritage tout ce qu'il y a de convenable. Mais croyez-vous qu'il soit raisonnable de vouloir singer ces nobles bons à rien ?

— Mais... mais... mais...

— Achetez donc un cheval et un commandement au jeune Fauvel, madame ! Achetez-les et dans deux mois, il sera en campagne, sur un champ de bataille où il mourra, si défiguré par les assauts que nul ne pourra le reconnaître au milieu de tous les morts. Vous n'aurez même pas la consolation de pouvoir l'inhumer dans votre caveau de famille. Quant au beau cheval, il sera volé, bien sûr. Par un jeune aristocrate imbu de lui-même qui aura méprisé votre fils roturier pendant toute la campagne. Une belle affaire, comme vous voyez.

— Oh... fit madame Fauvel, défaite.

— Par ailleurs, avec votre bel argent tout neuf, offrez donc, comme vous le projetez, un beau mari à votre fille, la pauvre enfant. Un baron désargenté vivant dans un château humide et délabré au milieu de terres qu'il n'a plus les moyens d'exploiter. Oh, elle sera baronne, sans aucun doute. Le baron sera tellement satisfait de payer ses dettes avec la riche dot de la demoiselle ! Vous n'avez pas honte ? Elle n'a pas quinze ans et il en a quarante-huit. Il est vindicatif, acariâtre, joueur, buveur, négligé et violent. Est-ce vraiment le mari que vous désirez pour votre fille ?

— Ou... oui, articula la femme.

— Et elle ?

— Elle fera ce que son père lui dit. Elle sera baronne. Elle sera bien heureuse d'être baronne.

— Sans doute, fit ironiquement Sibylle Haudebourg. Mais elle ne le restera pas longtemps.

Le visage de la cliente s'illumina.

— Mon gendre deviendra donc marquis, quand il aura pu racheter cette autre terre...

— Votre gendre deviendra veuf, la coupa brutalement Sibylle. Votre fille mourra sous ses coups avant ses seize ans. Et il gardera la dot bien sûr, qu'il dilapidera en jeux de hasard. Il sera marquis. Vous aurez perdu et l'héritage de votre grand-oncle et vos deux enfants.

— Je ne vous crois pas... fit madame Fauvel d'un ton méfiant. Vous voulez encore plus d'argent pour me prédire des choses agréables.

Elle était fort troublée, et au bord des larmes.

— Je vous prédis ce que je vois dans le vase, dit Sibylle d'un ton égal.

Dame Fauvel fronça les sourcils et se concentra intensément.

— Y a-t-il... fit-elle prudemment, disons un moyen... d'infléchir ces... ces cruelles prédictions ?

— Ah, dit Sibylle Haudebourg avec un rire bref. Vous êtes bien toutes pareilles. Vous désirez savoir l'avenir et aussitôt que l'ange Anael vous a montré votre destin, vous voulez déjà le changer !

— Je ne veux pas que mon fils meure à la guerre !

— Ne l'y envoyez pas. Ne lui achetez pas ce cheval ni ce commandement. Faites de lui un honnête commerçant, comme son père.

— Je ne veux pas que ma fille meure...

— Ne la livrez pas, avec sa belle dot, à un rapace sans cœur.

Toussainte Fauvel était en larmes.

— Mais n'y a-t-il vraiment aucune autre solution ?

Sibylle Haudebourg regarda longuement sa cliente qui, une fois de plus, se troubla sous ce regard calme, à la limite de l'indifférence. Un regard qui dans l'eau divinatoire en avait déjà tant vu...

— Soit, je vais de nouveau interroger l'ange, dit-elle.

Elle agita sa baguette dans l'eau du vase, les yeux clos, une litanie incompréhensible aux lèvres. Enfin, elle regarda l'eau dont le tourbillon ralentissait et s'apaisait.

— Je vois... dit-elle.

— Oui, souffla Toussainte.

— Je vois votre fils en bonne santé, prospère et heureux, gentiment marié, de beaux enfants autour de lui.

— Enfin une bonne nouvelle, soupira la cliente.

— Je vois aussi votre fille. Elle a vingt ans. Elle étreint un jeune homme de la meilleure mine. Ils se sont mariés deux ans plus tôt, elle tient une petite fille bouclée dans ses bras, elle attend déjà le deuxième.

— Voyez, dit Toussainte. Tout s'arrange.

— Mais pour cela...

— Oui, dites vite !

— Il y a une condition, reprit fraîchement la devineuse, c'est de distribuer l'héritage de votre oncle aux nécessiteux. Tout. Sans en garder un liard pour vous.

Toussainte Fauvel se leva toute droite, furieuse.

— Vous... vous êtes odieuse. Un héritage sur lequel nous avons tant compté !

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet. Je vous dis ce que

l'esprit Anael m'a fait savoir pour modifier le terrible destin qui menace vos enfants. C'est à vous et à monsieur Fauvel de prendre la décision qui vous semble la meilleure.

— Vous êtes odieuse, répéta Toussainte Fauvel. Seul le diable peut vous inspirer de telles réponses. C'est une honte ! Avec tout l'argent que j'ai laissé chez vous...

— Vous ferez comme vous voudrez, dit Sibylle, l'air indifférent, les lèvres étirées.

— Votre fille, elle, est bien meilleure devineresse. Elle ne dit jamais de méchancetés. Je ne consulterai plus qu'elle désormais. D'ailleurs, pourquoi n'est-elle pas là ?

— Mais je suis là... dit une voix dans l'ombre.

Une jeune fille s'avança.

Elle était blonde, lumineuse, claire, diaphane. Elle avait quatorze ans.

Un léger courant d'air fit vaciller la flamme des bougies.

— Osmonde... murmura Sibylle.

— Alors, ma chère petite, fit dame Fauvel en saisissant avec empressement les mains de la jeune fille. Dites-moi vite que votre mère s'est trompée, que mes enfants auront un beau destin grâce à cet héritage.

Osmonde eut ce même regard lourd, ce même sourire étiré que sa mère.

— Madame Fauvel, dit-elle doucement, vous savez bien que ma mère a dit ce qui sera. Vous pouvez sauver votre fils Jacques et votre petite Charlotte si vous ne cherchez pas à acheter leur avenir avec cet héritage.

Madame Fauvel montrait un visage complètement défait.

— Vous, Osmonde ! Vous qui étiez si gentille ! Ah, que vais-je faire, maintenant ?

— Je voudrais vous conseiller de prier pour votre oncle, dit Sibylle avec douceur. La lumière vous viendra peut-être pendant la veillée funèbre.

Toussainte Fauvel lui jeta un regard noir et glacé, puis s'enfuit en clamant :

— Ne me raccompagnez pas, je connais le chemin.

Quelques instants plus tard, la lourde porte d'entrée de la rue claqua rageusement.

Mère et fille se retrouvèrent seules. Osmonde s'installa sur le siège que Toussainte venait de quitter. Elle s'accouda et mit son menton entre ses mains. Les chandelles étaient toujours allumées. Sibylle débarrassa le vase divinatoire et ouvrit les deux grands rideaux bleus.

— Elle s'obstinera, dit Osmonde. Par cupidité et vaine gloriole, elle va tuer ses enfants.

Elle avait l'allure d'une très jeune fille, et déjà la sagesse et le don de voyance d'une prophétesse chevronnée, ce qui souvent la rendait grave, car elle connaissait déjà la légèreté, voire la sottise, de ceux qui venaient la consulter. C'était un don bien difficile à vivre que celui qu'elle possédait.

— Oui, je sais. Je l'ai vu aussi, renchérit sa mère.

— Nous priérons donc pour Jacques et pour Charlotte Fauvel, dit Osmonde. Que leur fin soit la moins cruelle possible.

— Pauvres jeunes gens... commenta Sibylle.

Les gens répugnaient toujours à faire ce qu'elles leur conseillaient. Ils préféraient leurs solutions. Aussi mauvaises soient-elles. Puis ils s'en mordaient les doigts.

— Ils sont souvent si déraisonnables... murmura Sibylle. Pourtant, je n'ai pas de conseils à leur donner. Je le suis autant qu'eux.

— Non, mère.

— Tu es meilleure devineresse que moi, Osmonde. Madame Fauvel a raison sur ce point.

Elle soupira.

— Je suis déraisonnable. J'espère encore. Et pourtant, tu ne veux rien me dire sur...

— Je ne *peux* rien te dire. Je ne vois rien. Rien du tout.

— Et pourtant, je m'obstine toujours. Je continue à te consulter, toi ma fille aux dons si merveilleux, toi ma septième fille.

Sibylle, tout en parlant, sortit de la crédence un modeste coffret. Elle en tira une petite chemise de toile, une chemise d'enfant, s'assit en face de sa fille et posa le vêtement entre ses mains.

— Essaie encore, Osmonde, je t'en supplie. Un jour, peut-être cela viendra-t-il.

— Peut-être, dit Osmonde. Qui sait ?

Elle ne refusait jamais. Le même cérémonial, soir après soir, depuis tant et tant d'années...

Elle saisit à pleines mains la petite chemise, elle effleura et caressa la toile bise, s'efforçant de pénétrer

1. Introduction

2. Méthodologie

3. Résultats

4. Discussion

5. Conclusion

6. Références

Les Compagnons de la Nuit



Marguerite



Salviat



Madeleine

Qui donc a l'audace de délivrer
les sorcières promises au bûcher ?
Qui, sinon les mystérieux
compagnons de la nuit,
que nul n'a jamais vus à l'œuvre,
mais qui savent utiliser
les secrets du Grimoire au rubis ?



LE GRIMOIRE AU RUBIS
CYCLE II - LIVRE II

www.legrimoireaurubis.com

